

Une construction

Josée Lapeyrère

Je vais vous donner un exemple de construction en tant qu'elle a permis chez une patiente que s'inscrive, ou encore mieux, se chiffre quelque chose de la jouissance qui n'avait pu jusque-là s'inscrire, inscription à partir de quoi pourra pour cette patiente s'écrire, par le biais du refoulement, une formation de l'inconscient accessible à l'interprétation.

Il s'agit d'une femme proche de la cinquantaine, sans enfants, qui m'avait été adressée pour un état dépressif à la suite, disait-elle, d'une perte de travail qui l'avait laissée dépendante de son mari ; elle vivait alors assez à l'étroit, ne se permettant aucun changement dans une vie toujours la même, c'est-à-dire qu'elle évoluait à heures précises entre quelques activités répétitives, très peu d'amis et ses parents chez qui elle allait presque tous les jours ; elle avait essayé de retrouver du travail mais les difficultés – réelles – d'embauche, la mise en jeu de la rivalité, la compétition l'avaient découragée.

Il y eut une nette aggravation de son état lorsqu'elle arriva très rapidement à l'expiration de ses droits à la sécurité sociale, ce qui l'avait laissée, bien qu'elle soit assurée par l'intermédiaire de son conjoint, avec l'impression

d'être sans protection, sans couverture, sans défense, comme à découvert, et d'être livrée dans la plus totale impuissance à un Autre dont elle semblait attendre le pire.

L'aggravation fut aussi subitement accentuée par la perte de son seul refuge, disait-elle, sa chambre de jeune fille où elle se réfugiait souvent l'après-midi dans l'appartement de ses parents, son père décidant subitement et sans la prévenir de repeindre cette chambre et de l'affecter à une autre utilisation.

Dès lors, tout acte de la vie quotidienne lui devint presque impossible, se lever, et particulièrement s'habiller et surtout choisir ses vêtements ; passer d'un lieu à un autre lui semblait tout aussi impossible tant elle craignait de tomber. Elle parvenait seulement à venir à ses séances.

Dans les jours qui suivirent, une séance particulièrement éprouvante me mit chez cette patiente face à une détresse absolue qui la submergeait, une douleur psychique insupportable et indicible dans laquelle elle s'engloutissait sans pouvoir en dire autre chose que « je veux en finir », ne désirant pas tant mourir, disait-elle, que mettre un terme à cette douleur, demandant par ailleurs « qu'on ne lui demande plus rien », et une prise en charge totale, mais surtout pas par le milieu familial, dont elle craignait plus que tout d'être dépendante, elle demandait un personnel anonyme, « des gens dont c'est le métier » et qui accompliraient donc leur tâche comme des professionnels.

Face à cela, cette souffrance intolérable et indicible sur laquelle elle ne pouvait rien dire, face à laquelle elle n'avait aucune défense, aucune échappatoire, face à laquelle elle ne disposait d'aucun mot pour en dire quelque chose, d'aucune représentation, aucune association pour la border, d'aucune pensée, dans un abandon total, réclamant comme en vain de l'aide à travers sa souffrance qui me laissait moi aussi désespérée, je lui dis en désespoir de cause ce que je ressentais.

Je lui dis donc mon impression d'être face à un nourrisson abandonné sans Autre pour entendre son cri et sans les défenses nécessaires pour faire face à l'abandon, un nourrisson comme emmuré, sans échange possible, sans adresse et criant en vain, dans la plus terrible détresse.

Peut-être étais-je là dans la position de témoin dont parle Catherine Kolko dans son livre, témoin d'un abandon jusque-là passé sous silence, d'un

abandon et son déni.

A la suite de cette séance très éprouvante, où nous décidons, à sa demande et avec la psychiatre qui la suit et qui me l'a adressée, d'une hospitalisation en clinique, le jour même, dans la nuit, à la clinique, elle fera un rêve, alors qu'elle disait ne jamais en faire, qu'elle me racontera au téléphone le lendemain matin : « Deux femmes... médecins... sont penchées avec intérêt sur une table d'opération, autour d'une sorte d'horrible tête rouge et repoussante, une sorte de morceau de viande informe », mais ce rêve dit-elle ne l'effraye pas, au contraire il l'apaise, et elle parle à ce sujet de naissance.

Je restai fortement interrogée par cette séance où la patiente se révéla pétrifiée dans une détresse absolue, et où je me suis retrouvée, comme une mère ou, comme dit, Freud comme une *personne au courant* cherchant à interpréter la détresse d'un nourrisson, cherchant à lui attribuer une cause, cherchant à transformer son cri en appel, et par là à l'entraîner dans l'aliénation salvatrice au désir de l'Autre pour l'extraire de la Jouissance de l'Autre dans laquelle elle était engloutie. Je restais aussi interrogée par les effets de cette intervention, la production d'un rêve.

En effet, pourquoi cette construction a-t-elle eu pour effet que se produise un rêve ? Car si on peut se demander si le contenu de cette construction est exact, ce qui est loin d'être sûr sans pour autant être faux, la production du rêve lui donne une certaine légitimité, si tant est que la valeur d'une interprétation et d'une construction, nous disent Freud et Lacan, ne se calcule qu'à ses effets.

Le premier cri émis par l'enfant, nous dit Freud, est le signe d'une sensation qui demande à être interprétée. En général, il sera interprété par la mère, comme un appel, une demande exprimant un besoin dans le registre des objets partiels, à travers des paroles et ce que Freud appelle une réponse spécifique à laquelle l'enfant répondra.

Il est intéressant là de reprendre Freud dans la *Verneinung* où il nous parle de la dénégation comme une opération symbolique aux sources du développement de la pensée dans laquelle il considère deux jugements successifs, le jugement d'attribution et le jugement d'existence.

Le jugement d'attribution a pour rôle, dit Freud, *d'accorder ou de nier à telle*

chose telle propriété, il vient à se former dans cet espace que Freud appelle, dans *l'Esquisse*, l'espace « de compréhension mutuelle », espace auquel il est donné forme : « Au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant... la voie de décharge, le cri, acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle. » (*L'Esquisse*)

On peut dire aussi que les conditions de l'attribution de signifiants au cri sont définies par Freud comme une attention et une interprétation de la mère prêtée aux manifestations de l'enfant.

« Le jugement d'attribution, nous dit-il, a pour rôle d'accorder ou de nier à telle chose telle propriété (...) La propriété sur laquelle il faut se prononcer pourrait, primitivement, avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible ; ce qui revient à dire dans le langage des premières tendances pulsionnelles orales : je veux manger ceci ou je veux le cracher et dans une transposition plus large : je veux introduire ceci en moi ou l'exclure hors de moi. Donc : qu'il soit en moi ou hors de moi. Le moi-plaisir primitif désire introjecter tout ce qui est bon, et rejeter tout ce qui est mauvais. Ce qui est mauvais, ce qui est étranger au Moi, ce qui est hors de lui, lui est d'abord identique. »

Le jugement d'attribution a donc pour rôle d'accorder ou de nier à telle chose telle propriété : de là va naître *la représentation* dans laquelle la chose n'affirme sa présence que grâce à un critère qualificatif, un trait : « L'activité de pensée possède la faculté de rendre à nouveau présente, grâce à la reproduction dans la représentation, une chose une fois qu'elle a été perçue, tandis que l'objet extérieur n'a plus besoin d'être existant. »

Et l'attribution du trait se fait à partir du bon ou du mauvais et la qualité se traduit en langage pulsionnel de rejet ou d'incorporation.

Pour que naisse la représentation à venir, il est nécessaire que cette réponse de la mère soit articulée à son propre manque, i.e. au phallus, il s'agit que la mère, en lui donnant ce qu'elle n'a pas, ménage ainsi une place pour le désir de l'enfant : et ce que l'enfant va percevoir, c'est ce qui manque pour assurer la complétude de l'Autre, ce n'est pas l'objet réel mais ce trou dans la compréhension mutuelle. Ceci va mettre en place le mouvement de retrouvaille du manque une fois perçu qui fonde l'identité de perception du

processus primaire à travers la représentation. Cette perception du manque, ce perçu, a comme condition le nom du père.

Dans cette opération du jugement d'attribution, où le symbolique vient à la fois se nouer au réel (la parole de la mère à la jouissance du corps de l'enfant) et le constituer comme tel et s'en séparer dans le même temps, quelque chose est accepté et quelque chose va être rejeté, ce qui permettra de délimiter un dehors et un dedans : il ne s'agit pas ici de refoulement qui n'interviendra que lors de la deuxième négation mais de *rejet*, qui permettra ensuite le refoulement, nous dit Freud.

L'attribution sépare le signifiant d'avec sa propre matérialité sonore au profit de la signification, ce qui se sépare donc c'est le réel de l'objet, ce qui échappe à la signification, qui le rate tout en le reproduisant, pérennisant ainsi la cause du désir, dévoilant l'Autre comme manquant, et qui est la preuve et la seule garantie de l'altérité de l'Autre.

C'est lorsqu'il n'y a pas eu ce rejet de l'objet réel, cette expulsion qui vient séparer le symbolique et le réel tout en les nouant, ou qu'il a été mal assuré, rejet dépendant du désir de la mère et de sa possibilité de faire percevoir le manque, c'est lorsque ce rejet, qui sépare le symbolique et le réel et les noue, a été problématique et n'a pas ménagé de place pour le désir de l'enfant, le laissant objet de la Jouissance de l'Autre, qu'interviennent toutes les formes de refus ou de prévention ou de méfiance jusqu'au négativisme psychotique, le sujet manifestant ainsi son refus des signifiants apportés par l'Autre : il ne peut les faire siens, il ne peut accepter l'aliénation dans le discours de la mère, soit qu'il y ait eu carence du désir de l'Autre, absence par exemple d'un regard ou d'un mouvement de désir à son endroit qui fonde le désir du sujet, soit qu'il y ait eu une réponse impérative apportée sans reste, sans place pour la dimension de la question, par carence de la signification du manque dans l'Autre, carence de la métaphore paternelle.

Dans ces cas, le réel, ce qui doit être rejeté et par là-même se constituer, resterait donc d'une certaine façon non séparé du symbolique, le signifiant ne se détacherait pas vraiment de la chose, la représentation serait dès lors mal assurée et le sujet resterait rivé à une image maternelle toute puissante. En acceptant ou refusant, l'enfant pose le possible de son existence.

Je pense à ceux qui, lorsqu'ils écoutent quelqu'un n'entendent que la voix

et ses intonations, mais pas le sens des paroles, ou encore à cette personne, allergique à certains aliments à partir desquels tout aliment susceptible de provoquer une allergie par simple contamination sonore du nom de l'aliment ou par proximité imaginaire ou réelle : tous les légumes à tubercules, tous les fruits ronds.

Donc l'attribution signifiante par la mère à partir de son manque, attribution qui permet le rejet, met en place une première négation inhérente au procès de représentation, elle met en place la paire signifiante et à partir de là, va se poser la question de l'existence pour ce sujet désormais aliéné au champ de l'Autre.

Je reviendrai plus tard sur le jugement d'existence.

Rappelons donc que Freud nous dit qu'au niveau du jugement d'attribution, il ne s'agit pas encore de refoulement mais de rejet, et que ce rejet va rendre possible le refoulement.

Il se trouve que la construction que j'ai apportée à cette patiente en tant qu'attribution signifiante d'une cause à sa détresse a eu comme effet la production d'une formation de l'inconscient, d'un rêve. Lacan dans *Télévision* : « Ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient, ça c'est de moi, mais qu'on y aille et on le verra, ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis la Jouissance, elle-même. »

Dans la Lettre 52, (et ici je reprends les développements de N. Braunstein dans son livre *La Jouissance*), Freud nous dit que, tout d'abord l'on a ce qui est traduit par les perceptions ou impressions, sans mémoire, réel antérieur à la symbolisation qui est la jouissance du corps ; ensuite on a les signes de perception, première transcription de ces perceptions, premier nouage du symbolique et du réel, premiers chiffrages de la jouissance dont Lacan dit qu'il se fait à partir de débris langagiers, de bribes, d'alluvions, où se dépose la jouissance, c'est là que se situe la racine du symptôme : ces signes, dit Freud, ne sont pas susceptibles de conscience, et sont articulés selon une association par simultanéité ; donc ici pas de sens, pas de contradiction et pas d'ordre dans le temps, pas de succession, mais cependant un premier chiffrage de la jouissance.

Le troisième temps, celui de l'inconscient – i.e le processus primaire, le couple condensation-déplacement - dont Lacan nous dit qu'il déchiffre cette

jouissance préalablement chiffrée ; ici ce ne sont pas des associations par simultanéité qui dominent, mais des associations par causalité qui implique la succession dans le temps, donc une orientation et déjà une adresse qui vise un Autre : « Faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement », dit Lacan dans *Radiophonie*, la jouissance va être ainsi transplantée du corps vers le langage, vers le terrain de la parole et du discours, mais ce passage nécessite que les signifiants maternels, laissant place au désir de l'enfant, soient acceptés par lui.

La construction viendrait ici pour permettre ce temps du jugement d'attribution, temps du nouage et de la séparation du S et du R, temps du rejet, où le patient va accepter les signifiants attribués par l'analyste en place d'Autre primordial, signifiants qui dès lors viendront chiffrer, c'est-à-dire symboliser, ou encore inscrire, une première jouissance qui n'avait pu être préalablement chiffrée et que l'inconscient à travers ses formations viendra alors à déchiffrer: enfin, c'est comme ça que je comprends la venue du rêve de ma patiente où des personnes au courant s'intéressent à une opération (symbolique) sur cette horrible tête rouge et repoussante, sur ce morceau de viande réel.

A remarquer que la construction que j'ai faite, dans une sorte d'attention intense à ce que je ressentais de cette souffrance pétrifiante presque palpable, ne portait que sur le fait que j'entendais que quelque chose n'avait pas eu lieu du côté de l'Autre, et donc n'avait pas permis que soit reconnue ou entendue une pure détresse qui était restée de l'ordre de l'innommable, de l'impensé, comme nous le rappelle Catherine Kolko, à un moment où vraisemblablement la symbolisation d'un tel abandon n'avait aucun moyen de s'effectuer. D'une certaine façon, cette construction fait d'une pierre deux coups, elle reconnaît qu'il y avait quelque chose à reconnaître, mais qui n'a pas été reconnu, elle défait un double déni.

L'attribution opère dans un espace indistinct - ce qui est attribué l'est-il de la mère ou de l'enfant ? En effet l'existence de ce qui est attribué ne peut encore se distinguer comme séparé, et nous sommes ici dans le registre de l'aliénation.

Mais, nous dit Freud : « Il n'est pas seulement important, de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la bonne propriété, qu'elle mérite par conséquent d'être acceptée, mais il importe de savoir si cette chose existe

aussi dans le monde extérieur, de façon qu'on puisse s'en emparer s'il en est besoin. »

Ici le principe de plaisir est mis à l'écart par le principe de réalité.

Le sujet peut donc soit refuser les signifiants attribués, soit les accepter et alors se les attribuer, se les approprier en s'autorisant leur emploi, ce qui les marque d'une deuxième négation par rapport à l'Autre.

Freud : « C'est la création du symbole de la négation qui rend possible l'accomplissement de la fonction du jugement et permet à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des succès du refoulement et par là aussi, à l'égard de la contrainte du principe de plaisir. »

La deuxième négation dépend de la première selon ce qui a été attribué premièrement, si cette attribution porte le sceau du manque de l'Autre, il sera facile de la nier et d'accéder au jugement d'existence.

Revenons à la patiente et au second moment important de sa cure.

Peu de temps après son hospitalisation, son mari est muté en province et se pose pour elle alors la question du départ et de la séparation qui l'inquiète beaucoup. Je lui dis qu'elle pourra choisir, si elle part, de revenir me voir ou de voir quelqu'un d'autre sur place.

A partir de là, va se mettre en place pour cette patiente, qui a toujours de grandes difficultés à sortir d'un périmètre restreint, une sorte d'épreuve de la réalité, elle décide d'aller en reconnaissance dans la ville où elle va séjourner, décision supportable cependant dans la mesure où elle va revenir et pouvoir en parler ; elle ira dans cette ville où elle accomplira, seule, un trajet en aller-retour, une sorte de circuit pulsionnel, dont elle fera un récit cauchemardesque, ville horrible, étouffante, bruyante, vulgaire, hostile. Un second voyage se passera mieux et peu à peu elle va apprivoiser la ville. Pendant tout ce temps, entre-deux, dans l'urgence, le travail est très productif, elle amène ce qu'elle appelle des pensées brutes du matin, où elle peut enfin parler de son négativisme et commencer à l'analyser.

Par exemple, elle dira : « Ce matin m'est venue cette pensée : je suis condamnée à mort, comme les résistants, sans recours, sans jugement, je n'ai pas le choix, pas le choix de ne pas suivre mon mari » ; ou encore : « Je ne peux pas partir dans cette ville, je refuse absolument » ; de même elle revit

des moments de refus, refus de se lever par exemple où elle dira « qu'il est tout aussi insupportable de ne pouvoir agir et réagir que de bouger ».

Puis elle partira et elle choisira de ne pas revenir me voir et de poursuivre sa cure avec un autre analyste de la ville où elle va vivre.